

CULTURE



Y a-t-il encore
de la langue fra

Vincent Isore / Maxppp



“Marianne” célèbre dans cet ensemble une “eau pure” (Maupassant), une “patrie” (Camus), une femme libre autant que captive, “que l’on aime de toute son âme” (Anatole France), un “serpent” (Gilles Siouffi) dont les évolutions scannées ici faisaient dire à Hugo, il y a un siècle et demi, “qu’elle n’est point fixée et ne se fixera point” : la langue française. Laquelle traverse une période de bouillonnement qui rappelle la Renaissance ou “l’Encyclopédie”. Cette tempête linguistique bouscule l’usage, mais reste canalisée par un attachement viscéral à la norme.

PAR FRÉDÉRIC PENNEL

Un pilote française ?

AU XIX^e SIÈCLE avec l’essor de la scolarisation, le français et sa norme se diffusent partout, ce qui renforce la centralité de l’Académie (ci-dessus, le couloir des bustes de l’Institut de France).

Parlez-vous davantage du ou de la Covid ? Sur cette question, l’Académie française a jeté un sacré dico dans la mare linguistique. S’appuyant sur le *disease* de CoviD, une maladie donc, elle a classé ce nom dans le genre féminin. Mais cette prise de position est intervenue en mai 2020, soit quelques mois après la création du mot... Provoquant un certain émoi dans les salles de rédaction et des railleries sur les réseaux sociaux. Bien des Français se sont moqués de cette préconisation, à la fois tardive et à contre-courant de l’usage. Sauf que, trop nombrilistes, les railleurs ont omis de tendre l’oreille vers le Canada, où les francophones ont très tôt opté pour le féminin. « *En fait, l’Académie aurait dû faire comme l’Office québécois de la langue française, regrette le linguiste Mathieu Avanzi. Au début, l’Office s’est prononcé pour le féminin, et les médias ont suivi.* » Résultat, on ne sait plus à quel genre vouer le mot star de l’année 2020...

Comme un serpent

En matière de langue, le précepte est clair : c’est l’usage qui décide. Mais comment se forme-t-il ? Un concept assez mystérieux, finalement. D’autant que jamais les acteurs n’ont été aussi nombreux à forger cet usage. « *On n’a jamais autant écrit* », rappelle le linguiste Bernard Cerquiglini, avec la révolution numérique et les smartphones, véritables machines à écrire greffées au bout des doigts. Il fut pourtant un temps où l’immense majorité des Français étaient analphabètes et ne parlaient pas même français. « *Au XVII^e siècle, c’est le milieu de la Cour qui dictait la norme, rappelle le lexicologue Jean Pruvost. Et les femmes y jouaient un grand rôle* »

► car elles n'étaient pas "polluées" par le latin, qu'elles ne connaissent presque jamais. » C'est à cette époque qu'on créa l'Académie, avec une ambition : fixer le français... et donner un coup de pouce à l'usage « de la partie la plus saine de la Cour ».

Il fallait éviter de ramasser trop de mots dans la boue des Halles... La logique était donc bien prescriptive mais limitée à un étroit public, lettré et « francophone ». Il faudra attendre l'essor de la scolarisation, au XIX^e siècle, pour que le français et sa norme se diffusent partout. Cela renforça de facto la centralité de l'Académie. D'autant que le ministre Guizot fait du dictionnaire des Immortels la norme de référence enseignée à l'école. « L'Académie lui renverra l'ascenseur en intégrant dans la foulée Guizot parmi les siens », sourit Bernard Cerquiglini.

Imposer ses mots

Sa forme en hémicycle pouvait le laisser présager. L'Académie, conçue comme un salon fréquenté d'écrivains, de prélats ou de ministres, est devenue une autorité quasi politique. Ses membres votent, à la manière d'un parlement, les règles du bon usage. Sa parole a longtemps imposé le respect. Ainsi, « trente ans durant, l'Académie française s'est fermement opposée à la féminisation des noms de métier », rapporte Bernard Cerquiglini. La norme était "Madame le ministre" et tout le monde la suivait : les correcteurs, les locuteurs, etc. » Jusqu'à ce que les usagers passent outre sa préconisation, poussant l'Académie à faire volte-face en 2019 : elle accepta cette féminisation qu'elle avait tant combattue. Elle prenait

acte des limites de la prescription. Il faut dire que l'ébullition de la langue à laquelle nous assistons échappe à tous.

Pour comprendre, il faut avoir en tête que la langue évolue « à la manière d'un serpent », comme l'illustre le professeur Gilles Siouffi, spécialiste de l'histoire du français. Un coup, elle crée et foisonne, le coup d'après, elle fixe la norme. Selon les époques, la langue a donc alterné entre ces deux balises. « Si l'on regarde les choses de manière cavalière, on a eu un français en ébullition au XVI^e siècle, puis une tentative normative au XVII^e avec les dictionnaires, poursuit l'universitaire. Puis, une nouvelle ébullition au XVIII^e, suivie d'une tentative normative au XIX^e avec l'éducation. » Depuis la fin du XX^e siècle, le magma linguistique bouillonne de nouveau, renouant avec de précédents mouvements telluriques. « On a connu deux périodes comparables à la nôtre : la Renaissance - Internet est à nous ce que l'imprimerie fut à Rabelais - et le XVIII^e, avec l'Encyclopédie, une période où la langue a beaucoup changé aussi », souligne Bernard Cerquiglini.

Cacophonie lexicale

Aujourd'hui, les acteurs les plus influents pour façonner l'usage sont les médias », estime Mathieu Avanzi. Ils diffusent de nouveaux mots et contribuent à en fixer l'orthographe. Et au sein des rédactions, une poignée d'experts de la langue joue un rôle clé. « C'est un tout petit groupe,



Comme on dit chez nous. Le grand livre du français de nos régions, de Mathieu Avanzi, éd. Le Robert, 240 p., 24,90 €.



Parlez-vous tronqué? Portrait du français d'aujourd'hui, de Bernard Cerquiglini, éd. Larousse, 172 p., 14,95 €.

celui des correcteurs, comme Muriel Gilbert et son équipe au Monde, qui harmonisent les règles pour le média, poursuit le linguiste. Des notes de rédaction fixent la norme à respecter par les journalistes pour éviter l'anarchie. » Selon le journal, une porte peut s'ouvrir soit avec une « clé », soit avec une « clef ». De même, le Monde a opté pour « autrice », tandis que le Figaro a préféré « auteure ».

Mais journalistes et correcteurs ne sortent pas ces usages de leur chapeau. Eux-mêmes s'appuient sur le dictionnaire, guettent les confrères et restent à l'affût des usages. Ils s'inspirent aussi des communications officielles dont les éléments de langage sont repris en boucle sur toutes les ondes, martelant leurs mots. Les gouvernements sont si friands de « Grenelle » que le mot est en passe de devenir un nom commun. Quant au mot « ensauvagement », prononcé par Gérald Darmanin, il s'est répandu comme une traînée de poudre en 2020. Imposer ses mots n'est-il pas un préalable pour imposer ses idées ?

Auparavant, avec le Littré et le Larousse, puis le Robert, les mots se renouvelaient une fois par an. Ces freins ont disparu avec la technologie : il suffit que quelques utilisateurs usent d'un nouveau mot pour qu'il entre dans le Wiktionnaire, invitant de nouveaux locuteurs à l'employer. « Ils se sentent alors légitimes de l'utiliser car ce qui est dans le dictionnaire est français, s'enthousiasme Mathieu Avanzi. La vitesse du processus circulaire est incroyable. » La crise sanitaire l'a montré, stimulant la créativité comme rarement. D'ailleurs, nombre de ces trouvailles, à peine arrivées, ressortent aussitôt : « apéru », « skypéro », etc., sont déjà périmés. Au contraire, « reconfinement », « gestes barrière(s) » et surtout « vaccindrome » restent d'actualité. D'autres mots existants, mais longtemps confinés dans les dictionnaires, ont connu une fabuleuse renommée :

DES MOTS EXISTANTS, MAIS LONGTEMPS CONFINÉS DANS LES DICTIONNAIRES, CONNAISSENT UNE FABULEUSE RENOMMÉE : "DISTANCIEL", "PRÉSENTIEL" OU "CONFINEMENT".

« distantiel », « présentiel », « confinement »... Cette frénésie lexicale, débridée par la pandémie et nos vies bouleversées, a comme un parfum rabelaisien, quand les poètes inventaient sans retenue des néologismes.

Explosion géographique

Aujourd'hui, les chefs de file de la langue sont ceux qui ont la parole publique. Et ils sont nombreux à avoir voix au chapitre. Les blogueurs, youtubeurs et autres influenceurs pèsent lourd, en particulier dans le renouvellement de l'argot. Le clip du titre *Anissa*, de Wejdene, qui a notamment pour paroles « *Tu prends tes caleçons sales et tu hors de ma vue* » a généré des dizaines de millions de vues. De quoi mettre la faute grammaticale dans la bouche de tous les ados. Des groupes de pression interviennent aussi dans le processus de création lexicale. Le mot « féminicide » est entré dans le dictionnaire sous l'influence d'associations féministes. Il est, depuis, d'usage courant.

Dans cette cacophonie, plus aucun acteur ne bat la mesure de manière décisive. L'écriture inclusive, avec son fameux point médian, l'illustre bien. Le gouvernement, sous Édouard Philippe, l'a bannie. L'Académie l'a condamnée, y voyant là « *un péril mortel pour la langue* ». Mais l'anathème n'a découragé ni les collectivités publiques – municipalité de Paris en tête – ni des journalistes de l'adopter. « *Pour l'écriture inclusive, comme pour la féminisation, on aura des manières de faire différentes selon les gens et les médias* », estime Gilles Siouffi. La prescription, loin d'avoir disparu, s'exerce au sein de cercles plus réduits : groupes d'amis ou communautés, ces dernières étant parfois géographiques.

En effet, les usages divergent aussi à l'échelle de la francophonie. Et « *la France n'est plus forcément prescriptive* », souligne Gilles Siouffi. Au Maghreb, les populations alternent en permanence mots français et mots arabes, un zigzag qui donnerait le tournis à

un Français. De même que Français comme Maghrébins ignorent le chum (québécois) ou l'essence-rie (des francophones africains), des mots pourtant banals par ailleurs. De leur côté, les habitants de l'Hexagone multiplient les tronçonnations : actu, prof, appart, une pratique atypique ailleurs. La langue française va-t-elle exploser géographiquement ? « *Un Sénégalais, un Québécois et un Français partagent la même syntaxe*, analyse Bernard Cerquiglini. *Donc l'archipélisation de la langue à laquelle on assiste n'est pas une balkanisation.* »

Le peuple a son mot à dire

Un dernier acteur tient aussi les fils de la langue : c'est le locuteur, évidemment. Il se montre souple avec les nouveaux usages, d'abord flottants... mais, une fois la norme établie, il en devient le gardien le plus résolu. L'échec de la réformette de 1990 en témoigne. Loin d'un grand soir, elle visait seulement à simplifier l'orthographe à la marge. L'Académie, l'État, les Québécois, les Belges, les linguistes des dictionnaires : autour de la table, toutes les instances l'avaient avalisée. Son application à l'école, en 2016, a pourtant déclenché une tempête orthographique. « *En fin de compte, le seul qui n'a pas suivi, c'est le peuple, trop attaché à la norme qu'il a apprise* », résume Bernard Cerquiglini, qui avait présidé le groupe d'experts. Les logiciels de correction automatique les plus modernes, soulignant les fautes de nos courriels,

“C'EST LA SEULE LANGUE DU MONDE OÙ UN LOCUTEUR PARLE, S'INTERROMPT ET SE DEMANDE SI CE QU'IL VIENT DE DIRE EST FRANÇAIS.” BERNARD CERQUIGLINI, LINGUISTE

n'ont pas hésité à prendre le parti conservateur : ils incitent parfois à insérer un accent circonflexe à « il paraît », que la réforme avait supprimé.

« *Au XIX^e siècle, il suffisait de mettre tout le monde d'accord autour d'une table pour réformer le français*, analyse Bernard Cerquiglini. *Mais l'école a été un tel succès que tout le monde est attaché à l'orthographe, même si on commet des fautes. Nous vouons un culte à la norme linguistique alors que nous ne sommes pas toujours pratiquants.* » Quel purisme, en effet ! Implacable, le francophone juge son interlocuteur à sa manière d'écrire. « *Nous sommes intransigeants sur l'orthographe : si on voit une faute, c'est une étourderie*, note le linguiste Jean Pruvost. *Si on en voit plusieurs, on est scandalisé ! Pour un Anglais, notre vertige de l'orthographe est amusant car, lui, c'est l'accent qui attire son attention. Il peut tout de suite distinguer les classes sociales et les régions de provenance.* » Le succès du site web Bescherelle ta mère illustre le respect de nos compatriotes pour le français. « *C'est la seule langue du monde où un locuteur parle, s'interrompt et se demande si ce qu'il vient de dire est français* », s'étonne Bernard Cerquiglini.

Des influenceurs en bousculent la syntaxe, des militantes y traquent des traces de domination masculine, des linguistes songent à la simplifier, des emprunts y abondent, des néologismes y pululent... Et l'Académie intervient sporadiquement et avec fracas dans le débat. Agitée par une ébullition lexicale et remuée par la technologie, la langue française voit les francophones écrire une nouvelle page de son histoire. ■ F.P.



La Story de la langue française. Ce que le français doit à l'anglais et vice-versa, de Jean Pruvost, éd. Tallandier, 368 p., 20,90 €